

CERCLE D'ETUDES HISTORIQUES
DE LA SOCIETE JURASSIENNE D'EMULATION

LETTRE D'INFORMATION

Numéro 30 – Septembre 2003

Le Moyen Âge à la fête

le goût des "reconstitutions médiévales"

“Le Moyen Âge c’est notre western”, n’hésitait pas à dire Georges Duby, tout académicien qu’il fût. Que le parallèle se soit imposé à un historien aussi respecté a de quoi nous faire réfléchir et, de fait, c’est bien en termes d’épopées que l’on décrit volontiers les Croisades et la conquête de l’Ouest. Depuis le romantisme, le Moyen Âge est l’exutoire privilégié de l’imagination européenne et à un siècle de distance Wagner et Tolkien ont su provoquer des engouements qui, au delà du simple effet de mode, ont profondément influencé la culture occidentale. On peut d’ailleurs aussi rêver sur ce parallèle des deux grands maîtres de “l’anneau”: Wagner, en fondant Bayreuth, se trouve à l’origine d’un prurit de festivals qui a peu à peu gagné toute l’Europe; Tolkien a donné, quoiqu’un peu à retardement, une impulsion décisive à ces jeux de rôles dont la faveur aujourd’hui ne commence à s’épuiser que parce qu’elle est puissamment relayée par l’explosion des jeux vidéos.

Or, c’est en quelque sorte à la jonction de ces deux courants, celui, en veine de démocratisation, des festivals et celui, en quête d’honorabilité, des jeux de rôles que s’est développée depuis une quinzaine d’années la mode des reconstitutions médiévales festives. À vrai dire, les régions francophones sont un peu la traîne dans ce mouvement qui se dessine depuis bien plus longtemps tant à l’Est qu’à l’Ouest du berceau véritable de la civilisation féodale. Les pays d’Europe de l’Est se posent ainsi comme les champions toutes catégories de la reconstitution historique, et la Tchéquie, en particulier, se souvenant sans doute de la splendeur qui fut celle de Prague du temps de l’empereur Charles IV, abrite des artisans qui fabriquent encore quantité d’armes et même d’armures de tous styles et de tout calibre; avis aux amateurs: leurs armures sont les moins chères d’Europe et leur facture “à l’ancienne” est irréprochable.

On sait, par ailleurs, le respect des traditions dont a toujours témoigné l’Angleterre, et l’on ne s’étonnera pas que ce pays, qui (au contraire de la France!) a si bien su préserver la mémoire de sa littérature arthurienne, se pose encore aujourd’hui comme le conservatoire des anciennes traditions chevaleresques. Vous cherchez des renseignements sûrs au sujet de l’armement, de l’habillement ou de l’argenterie du Moyen Âge? Ce sont les Anglais qui ont

les meilleurs catalogues; on a toutefois l'agréable surprise de découvrir que si les membres de la Compagnie Saint-Georges, qui, sous le patronage du saint protecteur à la fois des Anglais et des chevaliers, maintiennent haut le flambeau d'une culture qui n'abdique rien de sa solennité, ni de sa vocation festive, sont en majorité des anglophones, le siège de cette prestigieuse confrérie se trouve... en Suisse! Son président se trouve à Berne, et son membre sans doute le plus connu, John Howe, le fameux illustrateur de Tolkien, habite depuis longtemps à Neuchâtel!

Assez naturellement, la nostalgie médiévale anglaise a gagné l'Amérique et, de fait, au milieu des plus grands complexes de parcs d'attraction du monde, en Floride comme en Californie, on ne manquera pas de tomber sur d'alléchants panneaux vantant les charmes de tel "banquet médiéval" à l'usage express des touristes rassasiés des disneyeries et des zoos en tous genres: on craindra cependant que le Moyen Âge et la société américaine, aseptisée jusqu'à l'obsession, ne fassent pas très bon ménage; de fait, les reconstitutions que l'on peut voir aux États-Unis (même si on commence à trouver là-bas des artisans fort habiles) tiennent davantage du préraphaélisme que de Rabelais!

Le paradoxe déjà signalé des pays francophones est que, alors qu'ils sont l'authentique berceau de la société courtoise, le rouleau compresseur du classicisme y a longtemps étouffé toute volonté trop soutenue de voir dans l'époque médiévale autre chose qu'un rêve lointain à tenir à distance. À cet égard, le succès d'un film comme *Les Visiteurs* (quoique le mouvement fût déjà à l'époque de sa sortie - 1993 - bien amorcé) a peut-être permis de renverser les dernières barrières qui s'opposaient à l'organisation de reconstitutions médiévales franchement débridées. De fait, *Les Visiteurs*, en nous présentant un Moyen Âge passablement "gaulois" (si l'on ose dire!), donnaient à tous ceux qui auraient jugé trop solennel, trop astreignant, voire tout simplement indigne de leur fibre antimilitariste, de revêtir une cote de mailles ou de manier de lourdes épées, la possibilité de se conduire impunément en "gueux".

Telle qu'elle s'organise aujourd'hui à Saillon, à Grandson ou à Aigle, à Romainmôtier (où on ne manquera pas de visiter le magasin "Arma Bohemia" du maître d'armes Jan Fantys), à Saint-Ursanne ou dans l'éphémère "Bonne Ville" qui égaya le Val-de-Ruz lors de l'été 2001 (autour du souvenir d'une cité effectivement rasée à cet endroit au XIV^e siècle et dont les habitants survivants, dit la légende, seraient ensuite aller fonder La Neuveville), la fête médiévale ne saurait se concevoir sans que s'y confrontent deux mondes qui, dans la vision que nous nous faisons volontiers du Moyen Âge, sont à la fois antithétiques et indissociables: la noblesse, c'est-à-dire la chevalerie, et le peuple. Une fête médiévale ne sera ainsi pas complète si autour de quelques excités censés se battre plus ou moins bien (méfiez-vous des contrefaçons!) ne grouille pas une populace dépenaillée mangeant avec les doigts dans des assiettes de pain bis et s'investissant dans un langage prétendument archaïque. Il va sans dire que l'on rencontre là tous les degrés possibles de l'exactitude en matière de reconstitution historique: malgré les apparences, le dépenaillé sommaire ne fait pas ipso facto "médiéval", et n'importe quelle boîte de conserve ne se prête pas forcément au martelage des plaques d'armures. Mikhaïl Bakhtine voyait dans le "populaire" et dans l'exaltation du "bas corporel" l'essence de la culture médiévale; loin de nous l'idée de contredire un si considérable exégète, mais on voit tout de suite le danger qu'il peut y avoir à indûment privilégier une telle vision: si

la fête médiévale n'est tentante que parce qu'elle est simple à organiser et qu'elle donne licence de roter en toute liberté, le jeu n'en vaut pas la chandelle. Parallèlement aux deux "mondes" dont on a décrit l'affrontement dans les réjouissances modernes manque d'ailleurs significativement la présence du troisième, ou plutôt du premier, "état" de la société médiévale: le clergé est en effet, souvent, le grand absent de ces réjouissances, et si quelqu'un s'y déguise en moine c'est pour aussitôt mettre en avant la version "paillarde" du personnage. Qu'on nous comprenne bien: on ne cherche pas ici à réclamer à tous prix que les fêtes médiévales se mettent sous l'autorité de l'Église, mais plutôt à souligner l'aspect souvent partiel et partial de ces reconstitutions. Certains mélomanes lassés de l'impératif "baroque" exigeant de revenir à des versions "authentiques" des musiques du passé ont très justement fait remarquer qu'une interprétation fidèle des symphonies de Mozart devrait se faire à la lueur des bougies face à un public emperruqué qui se serait rendu au concert en carrosse. Qu'on le veuille ou non, l'authenticité totale est un mythe, et sa poursuite maniaque mène à des non-sens. Trouver des compromis acceptables, respectant tant que faire se peut l'esprit que l'on tente de reconstituer, n'en reste pas moins un défi qu'il ne faut pas relever à la légère. Réjouissantes lorsque s'y mêle un réel souci de retrouver les mœurs de nos aïeux, il serait dommage que les fêtes médiévales ne deviennent qu'un prétexte parmi d'autres à reconduire des amusements de plus en plus uniformisés. Entre la compréhension de ce que nous fûmes et le respect de ce que nous sommes, cette façon de nous remémorer notre passé peut devenir partie intégrante d'un humanisme bien compris.

Alain Corbellari

Compte rendu

Jean-Paul Prongué, *La Franche-Montagne de Muriaux à la fin du Moyen Âge*, Porrentruy, Société jurassienne d'Emulation, 2000, 471 p.

L'oeuvre de Jean-Paul Prongué est en train de faire date dans l'historiographie jurassienne, qui voue un culte (d'ailleurs mérité) à l'évêque Blarer et consacre beaucoup d'efforts à la vie politique, sociale et économique des XVIII^e-XX^e siècles. Au contraire de bien des régions d'Europe, dans le Jura le Moyen Âge n'est crédité d'aucun rôle fondateur, si l'on met à part la donation de 999, qui doit sa célébrité au fait qu'elle anticipe en quelque sorte l'Etat épiscopal fondé par Blarer et les évêques qui l'entourent. C'est dire que le Moyen Âge a longtemps été mal servi dans le Jura; de nombreux articles, certes, sont parus, des recueils d'actes (ceux du colloque Porrentruy-Montbéliard de 1983, par exemple, sans parler de ceux, admirablement



Saint Hubert : retable en bois polychrome provenant de l'autel de l'ancienne église du Noirmont.

publiés, du colloque du millénaire de 1999), mais une oeuvre personnelle de grande ampleur, non. Si nous laissons de côté le livre bizarre d'André Rais sur Moutier-Grandval, déjà vieux d'une soixantaine d'année, il faudrait remonter au XIX^e siècle pour trouver un véritable livre d'histoire médiévale.

Il y a encore vingt ou trente ans, les meilleures contributions à l'histoire médiévale du Jura venaient d'ailleurs et leurs auteurs n'en faisaient pas le centre de leur activité, qu'il s'agisse de Pascal Ladner, de Peter Rück ou de Rémy Scheurer. Jean-Paul Prongué appartient, lui, à une génération de médiévistes sinon toujours « indigènes », du moins centrés sur le Jura, remarquablement formés et actifs – Romain Jurot, Pierre Pégeot, Jean-Claude Rebetez – grâce à laquelle le Jura est aussi bien armé qu'un canton universitaire pour maîtriser son histoire ; l'incertitude des années 1950-1960, où le Jura ne savait pas très bien comment contrer les arguments historiques que lui assénaient les adversaires de son indépendance est bien révolue.

De ce groupe de médiévistes, Prongué est le premier à s'imposer comme auteur. En 1995, il avait déjà publié sa thèse sur la Prévôté de St-Ursanne du XIII^e au XV^e siècle, travail de valeur, mais très technique : les résultats étaient clairs et intéressants, cependant les sources et la vie qu'elles préservent étaient tenues à distance du lecteur. Cette fois-ci la vie est présente, sans que la valeur scientifique ait été le moins du monde sacrifiée, bien au contraire. Parent pauvre de l'histoire médiévale de la chaîne jurassienne, les Franches-Montagnes en deviennent d'un coup la région la mieux et la plus intelligemment connue. De zone grise, elles accèdent au rang de modèle et toute question traitée ailleurs pourra s'inspirer des méthodes de l'auteur comme de ses résultats. Des questions essentielles comme l'équilibre entre droit et violence, dans la résolution des conflits, les liens entre Réforme et situation sociale, la formation de l'Etat moderne, y trouvent des apports factuels et conceptuels de premier ordre.

Un exemple montrera à quel point les Franches-Montagnes médiévales étaient inconnues : depuis près de 70 ans (Arthur Piaget, « Le saint patron de l'église de la Chaux-de-Fonds », dans *Musée neuchâtelois*, 1937, p. 63-69 ; cf. Jean Courvoisier, Bâle 1968, *Monuments d'art et d'histoire du canton de Neuchâtel*, III, p. 337), on suspecte la documentation relative à la fondation de l'église de La Chaux-de-Fonds au début du XVI^e siècle ; parce que le nom du patron, saint Hubert, ne lui paraissait pas plausible, Piaget a transformé Hubert en Humbert puis en Imier, avec des arguments certes plausibles, mais qui tenaient avant tout au fait que pour le grand historien et philologue « ce saint n'était pas invoqué en Suisse, où il n'est le patron d'aucune église ». Il n'y a que quelques kilomètres entre La Chaux-de-Fonds et Le Noirmont, mais avant Prongué on ne pouvait pas savoir sans peine que la chapelle du Noirmont, consacrée en 1513, était dédiée à saint Hubert.

Et n'allons pas dire que c'est ennuyeux une monographie régionale conçue ainsi. Il y a même des personnages de roman, comme les Ecabert, riches paysans de Montfaucon, qui y font régner la terreur. Ils commanditent l'assassinat du curé-vicaire, à Saignelégier, en 1493, égorgent un adversaire en plein hôtel de ville des Franches-Montagnes en 1508. Cette suite de crimes n'aboutit que lentement à la ruine de la famille, tellement ils savent jouer des protections politiques (Berne notamment) pour obtenir des délais, recourir à des compositions financières et échapper à la punition directe de leurs crimes. La documentation judiciaire est

couronnée par un document exceptionnel : la confession sur son lit de mort d'un Ecabert... qui ne mourra pas ! Le document montre entre autres que les crimes que l'on veut effacer au moment de mourir sont seulement financiers.

Veut-on des réserves pour éviter le dithyrambe ? Il aurait pu y avoir un index et un tableau des sources. Et sur le fonds ? On ne « voit » pas les lieux de pouvoirs (l'hôtel de ville des Franches-Montagnes, par exemple, où était-il, à quoi ressemblait-il ? bâtiment spectaculaire comme l'hôtel des Six-communes à Môtiers, bâtiment de fonction apparemment semblable ?)... Mais ce sont des vétilles.

Jean-Daniel Morerod (Neuchâtel)

Compte rendu

Jean-Claude REBETEZ (éd.), *La donation de 999 et l'histoire médiévale de l'ancien Évêché de Bâle*. Porrentruy, Fondation des Archives de l'ancien Évêché de Bâle, 2002.

Prolongeant un colloque organisé à Porrentruy du 16 au 18 septembre 1999 par la Fondation des Archives de l'ancien Évêché de Bâle, la présente publication s'inscrit parmi les ouvrages qui vont être considérés dorénavant comme une référence. Et ce à double titre : sur le plan de la méthode et celui des résultats. Il n'est pas si courant, en effet, que la publication des actes d'un colloque centré sur un événement à commémorer (ici la donation en 999 par Rodolphe III de Bourgogne de l'abbaye de Moutier-Grandval à l'évêque de Bâle) donne lieu à un ensemble cohérent de travaux scientifiques faisant le point d'une question en la contextualisant largement. Bilan des données actuellement disponibles et rigoureusement vérifiées, cet ouvrage réussit à coordonner et faire parler ensemble les sources écrites passées au crible de la critique savante, les découvertes faites ou à faire des traces matérielles analysées par l'archéologie, les enquêtes toponymiques, les actes juridiques ou les analyses linguistiques. Cette pluridisciplinarité de bon aloi débouche sur une présentation très riche de ce Jura complexe et dynamique, pays de l'entre-deux reliant Bourgogne et Allemagne, cadre territorial de la principauté épiscopale bâloise.

La qualité matérielle de la présentation (que Jean-Claude Rebetez, l'éditeur, en soit remercié ainsi que la Fondation des Archives de l'ancien Évêché de Bâle) permet au lecteur d'avancer de façon aisée et sûre dans les sentiers ouverts par les différents auteurs. Les cartes d'excellente facture permettent de suivre « sur le terrain » les différentes démonstrations mais un regret toutefois envahit le profane : elles ne parlent qu'aux initiés qui peuvent de chic remplacer par un nom les points figurant les abbayes ou les châteaux (p. 82), situer les cols

essentiels pour le passage (p. 290) ou faire correspondre la liste des toponymes avec les repères cartographiques (p. 360-361).

L'essentiel de l'ouvrage, car il s'agit bien d'une œuvre cohérente et non d'une succession d'articles « pointus », repose sur une analyse approfondie grâce à des matériaux d'enquête diversifiés d'une région au cœur de laquelle l'abbaye royale puis épiscopale a pu jouer un rôle clairement analysé, aux antipodes d'une présentation hagiographique inhérente aux habituelles commémorations. L'ensemble s'articule en trois parties : politique et institutions, Église et vie religieuse, peuplement et société, dans un espace chronologique large, des premiers siècles d'animation de la région (période gallo-romaine) à la Réforme (date qui a sens pour une principauté épiscopale).

Dans le cadre de l'Église impériale animée au moment de la donation de 999 par Otton III, l'intérêt des princes pour les élections épiscopales, les donations ou les privilèges, devient un système politique. Michel Parisse analyse ce processus en voie d'achèvement entre 950 et 1050 (p. 59-69). La transmission des droits sur Moutier-Grandval, abbaye royale bourguignonne, à l'évêque de Bâle qui en devient le maître, prend alors sens et, dans un article remarquable (p.11-57), Jean-Claude Rebetez décortique avec sûreté la tradition textuelle et historiographique de l'abbaye depuis sa fondation dans l'élan colombanien soutenu par le roi de Bourgogne et son premier abbé saint Germain (connu par le moine Bobolène) jusqu'au milieu du XI^e siècle. À travers ce don en remerciement à l'évêque bâlois et pour renflouer ses caisses par la perception des revenus attachés aux droits transférés, se dessine le rôle essentiel de l'évêque et de la ville de Bâle dans la relation burgondo-impériale. La ville, nœud de passages entre Alsace et plateau suisse, entre Allemagne et Italie via le Grand-Saint-Bernard, peut servir de point d'ancrage et d'appui au pouvoir de l'empereur et l'auteur décèle dans cet événement les prémisses de l'intégration de Bâle dans l'Empire ainsi que l'annexion de tout le royaume de Bourgogne. La donation initiale fut suivie de nombreux bienfaits des souverains germaniques permettant ainsi d'asseoir par des moyens matériels importants la principauté épiscopale et son assise politique dans le Rhin supérieur. La suite de l'histoire de la seigneurie puis de la principauté épiscopales ainsi initiées se poursuit dans un autre article du même auteur (p. 101-137) où l'on découvre pièce à pièce, acte par acte, la mainmise effective de l'évêque à partir de l'abbaye de Moutier-Grandval sécularisée en chapitre et l'adjonction non négligeable de Saint-Ursanne : les deux prévôtés peuvent être considérées comme les bases de la construction du pouvoir épiscopal dans le Jura. Le processus de constitution d'une *Landesherrschaft* dure jusqu'au XIII^e siècle, ponctué par de nombreux conflits. Le chapitre de Moutier-Grandval tente au coup par coup d'opérer une mise à distance de l'Église de Bâle qui trouve une conclusion de compromis par l'échange de 1295 permettant aux deux protagonistes d'intensifier l'emprise seigneuriale de chacun et donc la ponction de revenus de plus en plus nécessaires. L'élimination progressive des seigneurs laïques concurrents dans l'espace jurassien trouve son point d'aboutissement à la fin du XIII^e siècle puisque les évêques deviennent les seuls maîtres de l'Ajoie et la vallée de Délémont et les chapitres dans les prévôtés de Moutier-Grandval et Saint-Ursanne conservent leurs droits seigneuriaux. Les difficultés financières des uns et des autres aux XIV^e et début du XV^e siècles, sans compter les villes qui montent en puissance, infligent une pause à cette maîtrise territoriale. La victoire

épiscopale sur les deux chapitres convaincus par des compensations financières considérables ne se trouve assurée qu'à partir des années 1470-1480.

Éclairant des aspects simplement évoqués dans cette courte mais magistrale histoire, développant d'autres points de vue par une approche différente, les articles de Werner Meyer sur l'implantation castrale jurassienne autour de l'an mille (p. 71-100) et de Nicolas Barras sur les combourgeoisies dans l'évêché de Bâle (p. 139-159), mettent en valeur l'importance successive de deux processus de développement de centres de pouvoir : les châteaux dont l'archéologie révèle leur multiplication aux X^e et XI^e siècles mais que l'abbaye de Moutier-Grandval a gêné dans leur développement en seigneuries, et les villes, à partir de la seconde moitié du XIII^e siècle, qui phagocytent des communautés rurales ou ecclésiastiques voire des seigneurs ou d'autres villes. Un bilan sous forme de carte ou de tableaux constitue un des nombreux acquis de la présente publication.

La personnalité et le rôle incontournables des évêques de Bâle donnent lieu à deux analyses fécondes. Christian Wilsdorf (p. 187-212) met en scène l'heureuse conjonction d'Ulrich II de Ferrette, comte, et de son frère Berthold, évêque de Bâle et prévôt de Moutier-Grandval entre 1245 et 1262. Jean-Daniel Morerod (p. 161-186) démontre de façon très convaincante que le contrôle du Jura par les Habsbourg au XIV^e siècle est passé par une nouvelle alliance des évêques de Bâle, de Lausanne et du comte de Genève pour contrer la dangereuse Savoie. Cette stratégie s'inscrit dans le contexte d'extension des évêques vers le sud ouest évoquée par d'autres auteurs. L'article est heureusement accompagné d'un corpus de textes.

En point d'orgue à la première partie de l'ouvrage, Kurt Weissen offre au lecteur un état des lieux très approfondi de l'administration du temporel de la principauté épiscopale (p. 213-240). Partant de la situation de misère du XIV^e siècle, il démontre, preuves documentaires à l'appui, que le redressement économique et l'accroissement des territoires aboutis au moment de la Réforme, trouvent leur explication dans l'effort de modernisation et de rationalisation de l'administration centrale implantée dans bon nombre de villages ainsi que l'exercice de la justice pourtant bridée par les coutumes encore très vivantes. Un souci de comparaison avec d'autres principautés allemandes force toutefois l'auteur à conclure au caractère encore inachevé de la construction de celle de l'évêque de Bâle.

La dynamique politique et économique d'une abbaye et d'un évêque ne peut ignorer la dynamique religieuse, toutes deux intimement liées dans la société médiévale. Dans la deuxième partie intitulée *Église et vie religieuse*, les origines liées aux saints fondateurs et les premiers établissements religieux font l'objet de deux études approfondies et neuves. Ernst Tremp (p. 243-285) replace le culte des deux martyrs Germain et Randoald (« les deux jambes de Moutier-Grandval ») dans ce siècle d'or de la christianisation jurassienne que fut le VII^e siècle. Précocement et profondément inscrite dans la culture « populaire », la tradition écrite et orale liée aux pèlerinages, se développe une véritable topographie des lieux sacrés qui contribue au développement intense du culte des saints au cours des XI^e et XIII^e siècles enrichi de celui de la Vierge à la fin du Moyen Âge. Un corpus de textes sur l'ouverture des sépultures des saints fondateurs, Germain et Ursicinus, complète fort heureusement cette contribution.

Une fois encore l'archéologue apporte du nouveau dans une histoire chiche en documents pour les hautes époques. Laurent Auberson (p. 287-307), dans son enquête sur Saint-Ursanne, Moutier-Grandval et Saint-Imier, apporte un nouvel éclairage, grâce à une datation rigoureuse et des relevés méticuleux, sur le rôle des ermites fondateurs dont l'hagiographie fait des pionniers et l'archéologie des personnages de bon sens utilisant une colonisation antérieure. Ces traces matérielles croisées avec la toponymie permettent de situer la naissance de « villages » ou d'habitat permanent dans le haut Moyen Âge en continuum (même si certains sites se sont déplacés) avec l'Antiquité tardive. Le réseau routier et l'exploitation du minerai de fer ont permis de fixer les populations comme en font écho d'autres auteurs de cette publication. Des preuves formelles matérielles (mais non documentées) de la mainmise de l'évêque sur ces abbayes apparaissent avec la fondation de collèges de chanoines : l'archéologue met en évidence le doublet église paroissiale d'une communauté villageoise / église collégiale.

Deux exemples d'activité religieuse illustrent la fin de la période médiévale. Carl Pfaff (p. 309-324) s'interroge sur le rôle de moteur qu'aurait pu avoir le clergé bâlois par sa représentation dans le déroulement du concile réformateur tenu en sa ville de 1431 à 1448/9. Avec finesse et nuances, l'auteur pense ne pas pouvoir retenir cette hypothèse. Enfin, grâce à une belle série comptable de ses archives, la fabrique de Porrentruy fait l'objet d'une analyse intéressante de Pierre Pégeot (p. 339-345) qui met en évidence les préoccupations spirituelles de cette institution, dépassant largement son rôle habituel d'entretien de l'église et des objets de culte. La fabrique canalise la vie religieuse en développant une grande dévotion à la Croix, en organisant des processions et en suppléant parfois le prêtre par ses initiatives.

Dans la troisième partie de l'ouvrage, *peuplement et société*, les auteurs développent dans des approches diversifiées des points déjà évoqués mais succinctement par leurs collègues. Ces échos entre articles assurent une belle cohérence à la mise en place d'une connaissance approfondie de la région. L'occupation du sol et la toponymie vers l'an mille présentées par Wulf Müller (p. 349-374) avec une extrême prudence méthodologique permet de situer le réseau des hameaux et des villages dans une chronologie précoce (dès 500) : l'abbaye de Moutier-Grandval, au grand dam des hagiographes, ne s'est pas installée dans un désert mais dans un début d'infrastructures villageoises. Ce que confirme et justifie l'archéologue François Schifferdecker, malheureux de devoir écrire (commémoration oblige) avant l'exploitation des nouvelles données fournies par les fouilles liées à la construction de la Transjurane. Sans préjuger du renouvellement prochain de la question, il fait le point sur l'origine du peuplement, l'artisanat du fer, l'habitat et sa répartition, la toponymie, les nécropoles, faisant revivre une dynamique régionale complexe et diversifiée.

La construction d'une principauté territoriale et la vitalité de nombreuses seigneuries posent des problèmes de droit. Un droit unique ? un modèle ou la coexistence plus ou moins pacifique de droits divers ? Jean François Poudret (p. 395-408), en examinant la condition de la femme dans le Jura épiscopal de la fin du Moyen Âge, observe que la tutelle apparaît de façon précoce, générale et constante ; elle offre cependant une certaine originalité. Toutes les femmes, célibataires, mariées ou veuves bénéficient de l'assistance d'un avoué qui peut les protéger contre leurs maris ! Le modèle bâlois révèle son influence dès le début du XIV^e siècle

et a été reçu dans l'ensemble du pays, facteur donc d'unité du droit jurassien. Un autre problème juridique soulevé par Rémy Scheurer (p. 409-417), celui de l'alleu en Ajoie dans la première moitié du XIV^e siècle, éclaire largement les questions de seigneuries soulevées par d'autres auteurs. Le caractère allodial des terres et de certains droits (dîmes, rentes et cens) est un phénomène général et vivant puisqu'au XIV^e siècle encore des tenures peuvent être transformées en alleux. L'auteur s'interroge sur la faiblesse de la structure féodale et observe que s'il y a beaucoup d'écuyers et de chevaliers, ceux-ci ne s'affirment pas pour autant comme seigneurs d'un lieu, encore moins comme vassaux.

Sans les hommes et leurs relations linguistiques, ces territoires seraient sans âme. Jean-Paul Prongué (p. 419-454) utilisant des sources fiscales tente une évaluation démographique de la prévôté de Saint-Ursanne entre 1440 et 1510. Les résultats présentés sous forme de tableaux très clairs laissent apparaître un déséquilibre documentaire entre les populations rurales et la ville de Saint-Ursanne, comptant environ 400 habitants en 1510 mais offrant les caractéristiques citadines, chef-lieu de seigneurie et de châtelainie (franchises, murs, conseil des bourgeois, sceau, armoiries, collégiale, marché, école, citadins différents des ruraux). La densité de la seigneurie à la fin du Moyen Âge ne dépasse pas huit habitants au kilomètre carré, résultat de la dépression démographique et économique observée également au XV^e siècle en pays de Neuchâtel et dans l'Oberland. Le mouvement s'inverse lentement à partir du début de XVI^e siècle. Toutes ces populations jurassiennes pratiquent non le bilinguisme mais le plurilinguisme comme le démontre avec force Georges Lüdi (p. 455-474). Son analyse distingue le plurilinguisme territorial, sociétal, institutionnel et individuel. Le Jura se trouve irrigué par le gallo-roman (oïl au nord, franco-provençal au sud) et les variétés dialectales germanophones avec une zone de transition indéniable mais discutée... L'auteur met en évidence l'enjeu que constitue la langue du prince, l'allemand, par rapport à la noblesse ou à la bourgeoisie, concurrencé par le latin (et non le français) de l'administration épiscopale. Sur la base d'une documentation fournie, on peut observer une « francisation » du territoire depuis le XIV^e siècle même si les documents plurilingues latin-allemand restent nombreux.

L'histoire médiévale de l'ancien Évêché de Bâle autour de l'événement prétexte de 999 offre par cette publication une synthèse remarquable des résultats acquis comme des travaux en cours. Elle offre une image contrastée et dynamique d'une société très précocement installée, tirant parti de sa position géographique de passage et d'une protoindustrie fructueuse (le fer), une société originale et ordinaire tout à la fois. Ouvrage de référence désormais ? Certes, mais surtout ouvrage à lire.

Odile Kammerer

Professeur d'histoire médiévale à l'université de Haute Alsace

Le Cercle se plaît à signaler...

De la généalogie à l'histoire

Le Cercle se plaît à signaler la publication de deux ouvrages de Jean-Claude Léchet, dans lesquels une démarche de généalogiste l'a conduit à traiter l'histoire d'une région : Jean-Claude Léchet, *Leschet, Léchet et Lachot, Originaires d'Orvin (1660-2000)*, chez l'auteur et Jean-Claude Léchet (en collaboration), *Le Procès intenté en 1710 à Marguerite Leschet-Grosjean*, chez l'auteur.

Le premier livre retrace l'histoire de la famille Léchet de 1660 à 2000. Toutefois, l'auteur, généalogiste chevronné, n'a pas voulu n'en faire qu'une liste de noms et de dates sans consistance, mais il y a ajouté une première partie qui retrace l'histoire de la seigneurie et du village d'Orvin (d'où sont originaires les Léchet). La deuxième partie est la généalogie proprement dite de la famille Léchet, du XVII^e siècle à nos jours, avec des éléments biographiques plus complets pour quelques personnes.

Le second livre est un fac-similé, précédé d'une introduction, du procès pour sorcellerie de Marguerite Grosjean épouse de Daniel Leschet, couple dont sont issus tous les Léchet originaires d'Orvin. Les témoignages des villageois permettent de reconstituer un panorama de la population d'un village paysan du début du XVIII^e siècle.

Ces deux ouvrages :

« Leschet, Léchet et Lachot, Originaires d'Orvin (1660-2000) » et

« Le Procès intenté en 1710 à Marguerite Leschet-Grosjean »

sont disponibles auprès de l'auteur sur commande:

<http://mypage.bluewin.ch/lechet/>

ou

jeanclaudelechet@bluewin.ch

Bureau du CEH

Anne BEUCHAT BESSIRE, La Praye 4, 2068 Courtelary, m.ici@bluewin.ch
 Damien BREGNARD, Sous-les-Chênes 151, 2944 Bonfol, damienbregnard@hotmail.com
 Thierry CHRIST, Marie-de-Nemours 3, 2000 Neuchâtel, christ-chervert@bluewin.ch
 Alain CORTAT, Chemin des Grands Pins, 2000 Neuchâtel, alaincortat@laposte.net
 Pierre-Yves DONZÉ, Faubourg de la Gare 21, 2000 Neuchâtel, pydonze@bluemail.ch
 Claude HAUSER, Morat 43, 1700 Fribourg, claude.hauser@unifr.ch
 Jean-Daniel KLEISL, Villette 5, 1400 Yverdon, jeandanielkleisl@bfs.admin.ch
 Stéphanie LACHAT, Puits 21, 2300 La Chaux-de-Fonds, stef-clem@bluewin.ch

Sommaire

Alain CORBELLARI, <i>Le Moyen Âge à la fête. Le goût des "reconstitutions médiévales"</i>	1
<i>Comptes rendus</i>	
Jean-Paul PRONGUE, <i>La Franche-Montagne de Muriaux à la fin du Moyen Âge</i> . Porrentruy, Société jurassienne d'Emulation, 2000, 471 p., par Jean-Daniel MOREROD.	3
Jean-Claude REBETEZ (éd.), <i>La donation de 999 et l'histoire médiévale de l'ancien Évêché de Bâle</i> . Porrentruy, Fondation des Archives de l'ancien Évêché de Bâle, 2002, par Odile KAMMERER	6